

18. HOLEULONE

L'imaginaire est librement inspiré du livre de Daniel Keyes, *Des fleurs pour Algernon*, paru en 1959 aux États-Unis. Un mimétisme du fonctionnement mental et du fatum de Charlie, le personnage principal de ce livre, est à l'œuvre tant dans la composition chorégraphique que filmique et livresque. C'est de ses évolutions et mouvements de conscience, de l'accélération et du ralentissement de ses pensées, de la complexité à la simplicité de ses perceptions, de ses vertiges aux bruitages de son intellect, de sa déraison à sa lucidité émotionnelle que les quatre écritures se sont inspirées. Charlie génère des images qui proviennent de souvenirs réels ou imaginaires, des perceptions et de ce qui peut être nommé mémoire d'un futur possible. Il a fallu cette tentative : trouver comment le corps peut plonger, à travers un présent décalé, dans les profondeurs d'une histoire du regard.

"L'autre Charlie, celui qui s'est effacé dans l'ombre, est toujours ici, à l'intérieur de moi. Il ne lutte pas pour reprendre possession de son corps. Il attend simplement, patiemment. Pendant la réception, je suis allé me laver les mains et me rafraîchir le visage à l'eau froide. C'est alors que j'ai vu Charlie qui me regardait de la glace au-dessus du lavabo. Je ne sais pas comment j'ai su que c'était lui et non moi. Peut-être à l'expression absente et inquiète de son visage. Ses yeux ronds et apeurés, comme si, à mon premier mot, il allait s'enfuir et s'enfoncer dans les profondeurs du monde du miroir. Mais il ne s'enfuyait pas. Il me regardait fixement, bouche-bée, le menton tombant. [...] Mais je ne suis pas ton ami. Je suis ton ennemi. Je n'abandonnerai pas mon intelligence sans lutte. Il n'y a aucun endroit où moi, je peux aller, maintenant. Il ne faut pas que tu reviennes. Reste dans mon inconscient, c'est là ta place, et cesse de me suivre partout. Je n'abandonnerai pas. En me tournant vers la porte, j'ai eu l'impression qu'il me tendait la main. Mais tout cela était ridicule. Ce n'était que mon reflet dans la glace."

Des Fleurs pour Algernon, Daniel KEYES (p. 203-205)

Ce qui me touche dans ce roman c'est la sensibilité à fleur de peau du personnage principal, Charlie. Je pense que c'est un brouhaha dans sa tête, des choses qui se battent. Ses préoccupations et son énergie dans son désir d'évolution et de compréhension sont suffisamment formidables et sensibles pour essayer de les développer dans le corps, dans des corps. L'énergie constante qu'il y a dans le livre est proche de celle que l'on met dans le travail en œuvre, dans le processus de création en mouvement constant. Pour la traduire et la transposer avec autant de conviction et de volonté que celle du personnage il fallait chercher dans un épuisement aussi bien physique que mental pour qu'il en sorte une autre fiction faite de nos doutes, de nos chutes et de nos espoirs. La fiction que véhicule *Des fleurs pour Algernon* est une histoire qui peut toucher n'importe qui d'entre nous, qui à un moment de vie se retrouve déplacé, perd pied, perd son statut, sa place, quelle qu'elle soit et qui assiste et agit en même temps avec conscience et lucidité à sa propre ascension puis à sa propre chute, déchéance, dégénérescence. Alors tous ces mouvements de conscience, ces accélérations et ralentissements de pensée, ces souvenirs réels ou imaginaires, l'acuité et la confusion de ces perceptions, qu'une telle situation peut engendrer, sont profondément humains.

Le récit minutieux de l'échec d'un rêve.

Séville, juin 2003. Dans la ville, tout est calme, je suis calme aussi, mon corps est lourd, je sens que chaque centimètre carré de mon corps prend un poids que je n'avais jamais perçu auparavant, de centimètre carré en centimètre carré de chair le poids bâtit mon corps sur la charpente de mes os (je pense à ces pièces de viandes pesées chez le boucher). Mon corps se fait poids des travaux en cours et chaque pas me demande des efforts, comme si l'édifice en mouvement frôlait le vertige de l'éboulement, alors peut-être m'effondrerais-je étant mon propre tremblement de corps. Je ne serais plus que la ruine, le vestige, le vestige de mon entêtement. Il faut s'arrêter, laisser la chaleur faire son œuvre, il ne faut pas penser à la destruction mais à une autre construction avec de nouvelles données, gravité, température, lutter fiévreusement contre ce virus pour sauvegarder l'essentiel des informations. Mon nom, âge, lieu de résidence, quel jour sommes-nous ? Ce que je fais ici ? Je suis perdu dans ce labyrinthe de rues, je me suis arrêté avec la peur de ne pouvoir repartir. Comme si le corps devait chercher ses fondations dans le sol et à jamais me planter dans cette rue dont je ne connais même pas le nom, ou l'ai-je déjà oublié ? Ma voûte plantaire, le bâti de mon corps, fait office de vide sanitaire des bâtisses construites sur des lieux humides, je me souviens que cette ville est édifiée sur de la boue. Comme ces briques que l'on laisse sécher au soleil après leur confection afin d'en extraire l'eau, je transpire comme elles et je me demande si cette évaporation n'est pas celle de mon intelligence. On dit que l'eau est la mémoire du monde, que la mémoire est le vecteur du savoir, que l'intelligence ne peut exister sans la mémoire, celle des peuples, des traditions, de la culture, de l'organisation, et si je venais à la perdre cela voudrait dire que chaque jour je devrais réorganiser mes pensées. Ce serait comme un labyrinthe que chaque jour je devrais traverser pour en connaître le secret, une sorte d'épreuve de l'intelligence, de l'entrée à l'arrivée, le rituel de mon existence, résoudre le secret de ce complexe pour manger, m'orienter, penser, com-

muniquer, contrôler. Mais je ressens déjà la perte. J'ai perdu la face sur mon visage, les muscles m'ont lâché, mon front s'est lissé, les deux extrémités de mes sourcils se sont décrochées vers mes joues, ma mâchoire et ma lèvre inférieures vacillent au bord d'un précipice et attendent en équilibre le moment où elles basculeront, seulement retenues par la légère pression de ma langue sur le palais de ma bouche, obstruant par cela même mes voies respiratoires inférieures, laissant ainsi à-demi ouverte inutilement cette cavité buccale. Ma lèvre supérieure, elle, légèrement retroussée par la tension qu'exercent les deux lobes latéraux des narines, comme la bouche des carpes happe l'eau en quête de nourriture. Toute cette organisation autonome comme une sorte de mise en veille afin de réduire la dépense d'énergie donne à voir sur le visage une étrange image comme un oubli, dans la tenue, la retenue, une attitude entre l'animal et l'idiot. Quand je parle de l'idiot cela n'est pas péjoratif. J'irais même jusqu'à dire que c'est un élément incontournable du puzzle de notre société, c'est un mal autant qu'un bien. Dans les villages alpins, on se devait d'avoir son idiot, il était considéré comme un bien de la société, une sorte de patrimoine vivant, il était le porteur des péchés de la commune, tous lui étaient reconnaissants, la communauté avait payé son tribut de médiocrité au travers d'un seul homme, ce témoin disculpant les accusés. C'est idiot, mais je me suis arrêté là dans cette rue anonyme pour résister à cette chaleur. Il n'y a ni barricades ni résistants, peut-être suis-je le seul partisan, et pour cause, l'ennemi est en moi, tapi en moi, je me rends compte de cette embuscade, l'esprit et le corps sont mes armes. Si l'esprit déserte, mon corps se froisse, une sorte d'hébétude musculaire rendant impossible l'esquive et la riposte, si le corps déserte l'esprit sera le témoin de la fin, comme au début de notre existence le corps est le témoin muet de notre transformation : évolution, régression, disparition.

Eric DOMENEGHETTY

BIBLIOGRAPHIE

- KEYES Daniel, *Des fleurs pour Algernon*, trad. Georges H. Gallet, J'ai lu, 1976
- BARTHES Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Éditions de l'Etoile, Gallimard, Le Seuil, 1980
- STEINBECK John, *Des souris et des hommes*, trad. Maurice-Edgar Coindreau, Éditions Gallimard, 1972
- EROFEEV Victor, *La vie avec un idiot*, trad. Wladimir Berelowitch, Éditions Albin Michel, 1992
- NANCY Jean, *Luc L'Intrus*, Éditions Galilée, 2000
- LOWEN Alexandre, *Il linguaggio del corpo*, Feltrinelli, 1989
- ROUQUET Odile, *La tête au pieds*, Recherche En Mouvement, 1991
- DE SANTIS Pablo, *La traduction*, trad. René Solis, Éditions Métailié, 2004
- RICCEUR Paul, *Sur la traduction*, Bayard, 2004
- KARINTHY Frites, *Voyage autour de mon crâne*, trad. Françoise Vernan, Éditions Viviane Hamy, 1990
- BERMAN Antoine, *L'épreuve de l'étranger*, Éditions Gallimard, 1984
- BERMAN Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, 1999
- Ouvrage collectif, Dir. RIBAUPRIERRE Claire, *Les figures de L'Idiot. Rencontres du Fresnoy*, Léo Scheer, 2004
- JOUANNAIS Jean Yves, *L'idiotie. Art, vie, politique-méthode*, Beaux-arts magazine / livres, 2003
- SERRES Michel, *Le Parasite*, Éditions Hachette, 1997
- KEYES Daniel, *Les mille et une vies de Billy Milligan*, trad. Jean-Pierre Carasso, Calmann-Lévy, 2007
- BERGEN Véronique, *Kaspar Hauser ou la phrase préférée du vent*, Éditions Denoël, 2006
- BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1957
- NOVARINA Valère, *L'animal du Temps*, Éditions P.O.L, 1993
- NOVARINA Valère, *Le Discours aux animaux*, Éditions P.O.L, 1987
- THÉVOZ Michel, *Art brut, psychose et médiumnité*, Éditions de la Différence, 1990
- Catalogue, *William Kentridge, cinq thèmes*, 5 Continents Editions, 2010
- ALEMANI Cecilia, *William Kentridge, Black Box*, Mondadori Electa, 2006
- MAISON Lucien, *Les enfants sauvages. Mythe et réalité*, 10/18, 1964
- FALLETA Nicholas, *Le livre des paradoxes*, trad. Jean-François Hamel, Diderot Multimedia, 1998

OEUVRES VISUELLES

- MATHESON Richard, *L'homme qui rétrécit*, trad. Jacques Chambon, Éditions Gallimard, coll. Folio SF, 2000, 1956
- PETROV Alexandre Konstantinovitch, *Le vieil homme et la mer*, animation, 1999
- APPELT Dieter, *Morts et résurrections*, Éditions Herscher, 1981
- APPELT Dieter, *Ramifications*, Actes Sud / Musée Réattu, 2007
- ZUR GLOZMAN Masha, ZUR Yonathan, *Magia Russica*, documentaire, 2004
- MA HO Lou, *L'éveil du moine*, animation, 2005
- Catalogue, *Joel-Peter Witkin*, Centre National de la photographie, 1991
- SEHR Peter, *Kaspar Hauser. Enfant De L'Europe*, film, 1993